

Même la guerre est impuissante à masquer la précocité de ce printemps 1944. Même son roulement hostile ne couvre pas les appels de la nature à défier la morosité. Les indices sont nombreux, en cette fin février anormalement clémente. Huguette les laisse imprégner ses sens, encore étouffés par l'édredon de l'hiver. Les délicates vocalises d'une mésange charbonnière rivalisent avec celles d'un couple de merles. Depuis longtemps les oiseaux ne s'étaient pas égossillés dans une telle communion. Le soleil n'osait plus régner avec une telle autorité sur sa planète satellite. Le marronnier planté à quelques pas de la tour gallo-romaine marque l'entrée dans le quartier de Vésone. Quelques branches mal taillées dépassent du garde-fou qui le sépare du trottoir. Huguette l'observe chaque jour d'un regard quasi scientifique, ce marronnier. Il émerge de sa léthargie par des bourgeons microscopiques : signes ténus de la vie qui amorce sa reconquête. Elle sait les reconnaître. Tous les parfums printaniers vont bientôt passer à l'offensive. Comme l'air redevient fréquentable ! Si sa légèreté pouvait contaminer la lourdeur de cette période sans fin ! Peine perdue : des traits de peinture rouge sapent l'aspiration champêtre d'Huguette. Là, près du magasin d'antiquités à la devanture de bois vernis et aux lettres dorées. Sous un grand panneau publicitaire qui part en lambeaux, sans altérer le sourire d'un poupon potelé : le « Bébé Cadum », prince du savon. Un transformateur électrique a été pris pour cible dans la nuit. Une croix de Lorraine, plantée dans un V majuscule, flamboie sur la grisaille du métal.

C'est pas vrai ! Ce stupide graffiti va encore faire du bruit pour rien. Il y a peu, Huguette ne savait même pas ce qu'il représentait. Un collègue de la Milice lui a expliqué que la croix était devenue l'emblème de la France libre : adoptée par le général de Gaulle sur proposition d'un vice-amiral lorrain, Émile Muselier. Le V associé est bien sûr le symbole de la victoire. Autrement dit, l'œuvre d'un terroriste, comme on a appris à Huguette à nommer ce genre d'artiste dévoyé. Un terroriste, tu parles ! Un sale gamin qui veut faire le malin, oui ! Elle a bien entendu la porte d'entrée s'ouvrir, cette nuit. Elle est persuadée que Louis a

recommencé à faire l'idiot. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Depuis qu'il est revenu de son internat de Guéret, il n'est plus le même.

Huguette voit aussi dans ce geste l'influence de son copain de lycée Jules Bleixter. « Bleix », comme il l'appelle. Bleix est un juif du Bas-Rhin, réfugié avec sa famille à Périgueux depuis le début de l'Occupation. Pas plus religieux que Louis. Au contraire, son âme damnée. Bleix le pousse à faire les 400 coups. Insolence envers les profs, virées nocturnes. Délires subversifs à bon compte. Huguette ne l'a vu qu'une fois, ce Bleix. Beaucoup plus petit que Louis, un rictus moqueur à la bouche. Comme un lutin qui le mènerait par le bout du nez.

Toujours prêt à suivre les plus intrépides, son Loulou. Un diminutif qu'elle se garde bien d'employer devant lui, ça le mettrait en rogne. On dirait que les personnalités à la Bleix l'aimaient. Que seules les canailles le font vraiment marrer. S'il continue ses bêtises, elle ne va pas pouvoir détourner longtemps l'attention. Qu'il aille les peindre plus loin, ses cochonneries, vers le centre-ville. Au moins le quartier restera tranquille. Louis est frustré de ne pas avoir fui dans les bois, comme certains de ses camarades. Il doit rester avec ses parents. L'inquiétude les tuerait. Et puis il y a le baccalauréat à la fin de l'année. Alors il joue les résistants à son niveau. Mieux que rien. Sa conscience est en paix.

Louis n'a pas peur d'étaler ses états d'âme devant Huguette. Faut-il qu'il ait confiance en elle ! Il est fou, ce pauvre Louis : s'épancher devant une milicienne ! Elle en sourit. Cette témérité sincère la touche. C'est comme s'il avait déposé sa vie à ses pieds. Fais-en ce que tu veux. Pas mal de panache, quand même ! Si romantique qu'elle ne parvient pas à lui en vouloir. Elle est certaine qu'il a fait exprès de peindre son symbole séditieux sur son passage. Il sait que c'est le chemin qu'elle prend quand elle rentre du bureau.

Pour Louis, c'est un jeu. Un jeu avec le feu : vraiment puéril. Huguette est mal placée pour le blâmer de ce goût du risque. Elle-même pimente suffisamment son existence par son comportement. À l'autre extrémité de l'engagement politique, certes, mais le danger n'en est pas moins présent. Oui, mon cher Louis, mais moi

je suis du bon côté, celui de la loi. Les rodomontades clandestines, ça peut coûter très cher. Surtout quand on est juif. Et même si on se fiche pas mal de quelque culte que ce soit.

Sous son manteau, Huguette commence à ressentir la fraîcheur du vent. Comme un rappel à l'ordre. Les vaillants rayons de soleil n'étaient finalement qu'un leurre. Une friandise qu'on tend à des enfants, avant de l'escamoter cruellement. Les nuages commencent à reprendre possession du ciel, en absorbant les dernières parcelles de drap bleu. Quand elle pénètre dans la rue Jules-Siegfried, ses talons résonnent en écho solitaire. Pourtant, même l'hiver, il y a toujours un peu de vie dans sa rue. Elle reconnaît Jacky Germain « à son perchoir », comme il dit. Chaque allée et venue est propice à voir apparaître à sa fenêtre sa bonne bouille espiègle d'adolescent. Son visage dépasse à peine des deux barreaux horizontaux qui sécurisent la fenêtre. Dans cette position de guetteur, rien ne lui échappe. Il est arrivé en 1942 dans la rue Siegfried. Par rapport à Huguette, il habite de l'autre côté de la rue, au numéro 9. Un étage plus haut, au troisième et dernier.

Le logement des Germain est traversant. Ses trois fenêtres percent chacune une façade de l'immeuble. Une vigie presque panoramique pour le jeune Jacky. Une ouverture sur la rue Siegfried, une autre à l'arrière sur l'impasse Petit, une dernière sur les jardins de l'immeuble et le sommet de la tour de Vésone. À force d'observations, Jacky pourrait écrire une chronique du quartier. Il dit qu'il « enrichit ses connaissances de la vie sociale ». Même s'il étouffe encore des sanglots quand il entend le bruit des bottes, lors des patrouilles nocturnes des Allemands, Jacky a retrouvé son allégresse. Le retour de son père, longtemps prisonnier dans un stalag en Prusse orientale, y a été pour beaucoup. Depuis, Abel Germain, dit Le Belou, a repris son emploi dans les PTT. Il installe des lignes téléphoniques. On murmure qu'il en profite surtout pour donner le mode d'emploi de leur sabotage à la Résistance.

Dans la rue, on raconte aussi que la mère de Jacky élève des cochons dans un cabanon au fond de son jardin. Elle irait acheter des porcelets sur le foirail de la

place de l'Abattoir. Véritable légende urbaine. Même les Conquet ne savent pas si c'est vrai. Conquet, c'est le nom de famille d'Huguette. Les filles Conquet n'ont jamais entendu de grognements suspects chez leurs voisins d'en face ! Il paraît que c'est l'oncle de Jacky, celui qui tient le bar de la rue Claude-Bernard, qui saigne et découpe les bêtes. Dans la buanderie, la nuit ! Faut-il qu'elle soit drôlement bien insonorisée : un cochon à l'agonie, fichtre, difficile à faire taire ! Question de savoir-faire sans doute.

– Eh Huguette, t'as pas vu ma sœur ?

Huguette lève les yeux et lui adresse un petit signe amical de la main.

– Non Jacky... Je crois qu'à cette heure-ci elle a un cours d'espagnol.

Quand elle allait encore au lycée de jeunes filles, Janice, dite Lellette, la sœur de Jacky, accompagnait souvent Huguette. Pas dans la même classe, mais des horaires qui coïncidaient. Une compagnie de circonstance. Au début, Huguette avait bien senti que Lellette éprouvait un peu de gêne à ses côtés. Tout au long du chemin, elles papotaient de choses et d'autres en terrain neutre. Rarement d'allusions à la situation politique. À la porte du lycée, Lellette s'écartait ostensiblement. Huguette ne s'en formalisait pas. Au contraire, cette mise à l'écart la motivait à persister dans son choix de vie.

Le principal problème qu'elle posait à Lellette, c'était sa tenue de la Milice. Même pour aller en classe, juste avant d'abandonner le lycée, Huguette refusait de se changer. Vareuse à boutons dorés, jupe bleu marine. Cravate noire sur chemise kaki. Et ce volumineux béret, porté incliné sur le côté comme un accessoire de mode ! Sa mère Madeleine avait eu elle aussi du mal à avaler la métamorphose de sa chère fille. Mais elle n'insistait plus. Huguette savait être convaincante. Un salaire dans la famille, quand même. « Moi, je m'en fiche des Boches, ils me payent bien, c'est ça qui compte... Et puis les Boches, on les foutra dehors !... » Comme disait Madeleine : « Celle-là, quand elle a quelque chose dans la tête, elle l'a pas ailleurs ! » Sous le parapluie de ce genre de maximes, elle finissait par tout passer à sa fille aînée. Sa colère initiale s'était muée en tendre compréhension.

« Une chipie, voilà ce que tu es et ce que tu resteras, ma petite », s'était contentée de dire Madeleine, pour refermer le débat. Finalement presque une bénédiction, pour une décision si lourde de sens : surtout dans le foyer de feu Georges Conquet le communiste, soudeur aux ateliers SNCF du Paris-Orléans. Une chipie, soit, avait mentalement entériné Huguette. C'était assez excitant, d'être une chipie.

Huguette sait que certains regards se détournent. Mais les garçons ne peuvent pas jouer longtemps les fiers réprobateurs. Leurs hormones reprennent vite le dessus. Les cous se tordent pour la voir passer. Sa haute silhouette, ses traits réguliers, cette aura irradiante qui enveloppe son allure. L'adolescente bien en chair s'est affinée jusqu'à arborer la taille mannequin. Difficile de résister pour un jeune mâle dévoré de désir. Même Jacky, du haut de ses treize ans, raconte à ses copains qu'il habite en face de chez lui « une grande et belle plante ».

Mais à travers ses conversations avec Huguette, c'est en fait de Monique, la sœur cadette d'Huguette, qu'il aimerait se rapprocher, Jacky. Quasiment le même âge que lui. Elle a une façon de lui témoigner son indifférence qui l'impressionne. Dans cette distance qu'elle parvient à instaurer avec les garçons, Monique rappelle à Huguette sa propre attitude. Elle a de qui tenir, cette petite frangine !

Ce qui lui plaisait encore davantage, à Huguette, dans son esbroufe vestimentaire, c'était de mesurer la pusillanimité de ses professeurs. Oh, ils roulaient bien de gros yeux quand elle pénétrait en classe, dans ses derniers jours de lycéenne. Mais la menace était vite étouffée dans l'œuf. Pas un ne lui demandait de changer de tenue. Le proviseur ne la forçait pas non plus à revêtir l'uniforme réglementaire. Encore moins ne convoquait sa mère pour faire indirectement des remontrances à Huguette. Ils auraient pu se venger sur ses notes. Au contraire, il lui semblait que ses copies étaient surcotées. Le parfum de la Milice agissait comme une mise en garde anticipée.

Le corps enseignant avait été purgé de ses éléments récalcitrants. Les professeurs toujours en place avaient appris à être dociles. Ils avaient dû certifier qu'ils n'appartenaient pas à la franc-maçonnerie. Sinon, ils étaient déclarés

démissionnaires. Pas davantage ils ne pouvaient être juifs ou étrangers. Quant aux femmes, si elles étaient mariées, il était interdit de les recruter, comme dans toute la fonction publique, depuis une loi d'octobre 1940. Comment pourraient-elles sinon assumer le rôle unique de mère de famille qui leur était dévolu ?

La Révolution nationale de Vichy a étendu son aile noire sur l'enseignement. Vecteur incomparable de propagande. Pétain est partout dans les manuels scolaires. On y célèbre le culte de ce Français providentiel, le sauveur de 14-18. Surtout dans les écoles primaires, où les cerveaux sont plus malléables. « Maréchal nous voilà », à pleins poumons tous les jours. Le salut aux couleurs chaque matin. 3 000 portraits 30 X 40 du maréchal ont été commandés par la préfecture périgourdine. Aucune mairie, aucune salle de classe ne doit échapper à la moustache énergique du grand-père de la nation.

Mais terminé, maintenant, le petit plaisir insolent de l'uniforme porté en classe. On avait offert à Huguette de travailler à plein temps à la Milice. Impossible de refuser cette promotion salariale. Toute sa famille en dépendait. Seule variable d'ajustement : le lycée. Huguette avait donc dû abandonner prématurément ses études. Géographiquement, peu de différence. Le siège de la Milice était situé à quelques dizaines de mètres en-dessous du lycée de jeunes filles. Dans l'hôtel de la Division, un bel édifice en pierre blonde, construit à la fin du XVIII^e siècle. Dès lors, Lellette, la sœur de Jacky Germain, pouvait continuer à l'accompagner. Ses parents avaient cessé de lui en faire remontrance.

D'autres habitants de la rue Siegfried avaient tremblé la première fois qu'ils avaient vu Huguette ainsi accoutrée. Elle affichait le sourire satisfait d'une jeune femme qui revient de faire les boutiques et a trouvé un ensemble du dernier cri. Puis ils s'étaient habitués. À partir du moment où leurs relations avec elle n'avaient pas changé, ils ne lui tenaient pas rigueur de ses fantaisies déplacées.

Dans le quartier tout le monde s'accorde à la qualifier de « brave fille ». Elle est restée humble et pleine de cette vitalité généreuse qui contribue à son magnétisme.

Alors pourquoi cette attitude provocante à l'extérieur ? Cette façon d'exhiber son uniforme même en dehors de ses heures de travail ? Une fois, Lellette s'était enhardie à lui poser la question. Pas directement : en tentant la carte de l'inquiétude.

- Tu n'entends pas les nouvelles ? Tous les jours il y a des résistants qui assassinent des gars de la Milice ou de la Gestapo... Tu n'as pas peur que quelqu'un te dénonce ?... Tu ne te sens pas en danger, habillée comme ça ?...

La réponse était aussitôt tombée, dans un sourire équivoque. Laconique.

- Mais ma belle, s'il n'y avait pas de danger, il n'y aurait pas de charme...

Les doigts, comme toujours : le plus douloureux, ce sont les doigts. Valentine a beau les protéger, l'air glacial s'insinue à la moindre petite descente. Ses gants ne sont pas assez épais. C'est tout ce qu'elle a trouvé dans une mercerie de Périgueux. Elle a été endurcie aux travaux des champs, vaille que vaille dans les bises d'hiver. Mais le vélo, c'est le pire. Tout le reste de son corps s'est réchauffé dès la première côte. Dès qu'il a fallu s'arc-bouter sur les pédales. Le pouls qui accélère, le sang qui se précipite dans les artères.

Avant de partir, elle a déplié une feuille de journal contre son corsage. L'expérience. Comme les coureurs du Tour de France. Elle sait que le froid incisif des descentes ne fait pas bon ménage avec la transpiration provoquée par les efforts. Pas le loisir d'attraper une angine en ce moment. Une pneumonie, n'en parlons pas.

L'herbe des talus est encore raide d'une gelée sévère, malgré les premiers signes du printemps. Les champs sont figés dans une blancheur inerte que nul rayon de soleil ne parvient à faire étinceler. S'il n'y avait cette morsure aux doigts, elle apprécierait le linceul hivernal, Valentine. Cette extrême solitude, la sensation de sillonner une planète engourdie. Ses chaussures de ville ne sont pas idéales non plus pour protéger ses orteils. Mais il ne faut pas qu'elle soit habillée comme une cycliste au long cours si elle vient à croiser une patrouille. Elle enrage de ne pouvoir mettre de pantalon. Sa robe l'empêche de conduire un vélo de course d'homme. La barre du cadre serait trop haute. La pénurie de bas ne lui permet même pas de préserver ses jambes du froid. Pas très important, elles sont endurcies par leur mouvement perpétuel, ses gambettes d'acier. Moins sensibles que ses doigts ou ses orteils.

Les munitions, sur une bicyclette, plus compliqué à dissimuler qu'un simple message. D'autant qu'elle en transporte une pleine valise. Pas d'autre choix que de la sangler sur le porte-bagage : sacrément visible. Le capitaine Roger Belloeil, alias Jo, la lui a remise. Jo est un des responsables du détachement Gabrielli, ainsi nommé à la mémoire d'un maquisard tombé à Saint-Méard-de-Gurçon. Originaire

du Havre, Jo a participé à la campagne de Belgique, avant d'être démobilisé. Il a ensuite tenté de rejoindre les Forces françaises libres en Angleterre, en faisant un détour par les Pyrénées. Arrêté à Dax, il s'est évadé d'un train, puis est entré en contact avec les FTPF de Dordogne. Francs-tireurs et partisans français.

Valentine n'a pas cherché à savoir ce que contenait exactement la valise. « Des munitions », lui a donc simplement dit Jo. Des cartouches à coup sûr, en a-t-elle déduit. Et sûrement des revolvers et des grenades. Peu importe, en bon petit soldat, Valentine ne s'est pas souciée d'en savoir davantage. Elle doit les remettre en mains propres à un chef FTP, à l'école des cadres, reconstituée dans les bois de Prats-de-Carlux, en Périgord noir, après avoir été fondée à Fanlac et attaquée en février. Une trentaine de « stagiaires » y sont accueillis en permanence. Venus de Dordogne ou de départements limitrophes. Des instructeurs, pour la plupart d'anciens sous-officiers de l'armée républicaine espagnole, leur enseignent les techniques de la guérilla.

Valentine est partie dès le lever du jour. Un petit matin clair mais polaire. Elle n'aime pas tellement rouler de nuit. Si elle se faisait arrêter, mieux vaudrait que ce soit dans la journée : les déplacements sont plus plausibles. En cas de pépin, rouler à bicyclette la nuit équivaut presque à avouer qu'on est un agent de liaison de la Résistance.

Dans la journée, Valentine est censée travailler chez un cordonnier-sabotier de la rue Limogeanne, à Périgueux, monsieur Baleste. Elle fait de l'accueil et de la comptabilité, quelques petits travaux aussi. Monsieur Baleste ne la voit plus beaucoup, ces derniers temps. Sa propre boutique fait office de boîte aux lettres pour la Résistance. Il comprend donc aisément que le destin de Valentine l'appelle ailleurs. Il s'en accommode tant bien que mal. Un patron bien tolérant, va : elle n'a pas envie d'en changer. Elle a quitté le lycée à quatorze ans pour faire des ménages, puis travailler dans une scierie d'Agonac. Cette place-là est beaucoup moins exigeante physiquement.

Certes, de jour, les barrages sont plus nombreux. C'est le risque à assumer en contrepartie d'un relatif anonymat. Aïe, ça ne rate pas. Il suffisait qu'elle y pense : une patrouille de Géorgiens. Première fois qu'elle en voit. Elle les reconnaît à cette insolite casquette de montagne qu'ils portent même en été. Feutre kaki, avec pour insigne une épingle métallique en forme d'edelweiss. Bizarrement, le fait de se concentrer sur ce détail l'empêche de paniquer.

Depuis septembre 1943, le 799^e Bataillon d'Infanterie géorgienne cantonne dans la caserne du 35^e Régiment d'Artillerie de Périgueux. En face de Valentine, un char léger, deux voitures. Suffisant pour occuper toute la largeur de la route. Impossible de les contourner. De toute façon, ils l'ont vu arriver. Quatre d'entre eux sont descendus de la première voiture. Valentine sent bien qu'ils ne la prennent pas au sérieux. Ils n'étaient pas obligés de l'arrêter. Désinvoltes, souriants. Comme s'ils avaient juste envie de se dégourdir les jambes. Tant qu'à faire, en impressionnant une jeune Française : c'est plus agréable.

Les joues toutes rouges de Valentine lui donnent l'air d'une adolescente. À 22 ans, on n'en est pas encore très éloignée, de l'adolescence. Mais le nombre de missions accomplies pour la Résistance, la fréquentation permanente du danger l'ont fait mûrir avant l'heure. Impossible à deviner du premier regard, cette expérience. Si, peut-être, la calme profondeur de ses yeux marron foncé reflète déjà une maîtrise de soi hors du commun. Pour le reste, sa chevelure brune ondulée retenue en arrière par des barrettes, son franc sourire juvénile, rien ne la distingue des filles de son âge.

À tout prendre, elle préfère être tombée sur des Géorgiens que sur des Allemands. Pas suffisant néanmoins pour calmer les battements de son cœur. Boches ou pas Boches, s'ils ouvrent la valise, elle est fichue. Finalement, ils ne sont que deux à s'intéresser à elle. Un des deux autres pisse contre une haie. Le second tire sur une cigarette, le dos appuyé contre la voiture. À peine plus âgés qu'elle, probablement, les deux qui lui ont fait signe de stopper. On dirait un duo de music-hall. C'est à celui qui lui parlera avec le meilleur accent français. Pour l'un,

« Bonjour mademoiselle », pour l'autre, « Où... allez-vous, il est bien, il est bien... », « il est bien tôt, non... mademoiselle ? » conclut victorieusement le premier.

Valentine est entraînée à répondre à ce genre de questions. Quand elle roule en direction de Périgueux, elle déclare qu'elle se rend travailler à l'hôpital. Quand elle est plus éloignée de la préfecture, comme à cette occasion, elle va porter des vêtements et quelques légumes à sa grand-mère. Des fanes de carottes dépassent sciemment des sacoches du vélo. Faire avaler la présence de la valise est plus difficile. Pas très solide, l'alibi des vêtements. Les deux hommes n'y jettent qu'un regard négligent. Plus intéressés par le galbe de ses mollets qui émergent de socquettes blanches. Limités par la rareté de leurs formules de français apprises par cœur. Quand même une vérification des papiers d'identité. Pour la forme. Ils finissent par la laisser filer, main à la visière en un aimable salut. Ouf !

Au printemps 42, les Géorgiens de l'Armée rouge faits prisonniers par les Allemands avaient été sommés de s'enrôler dans les rangs de la Wehrmacht ou de s'engager comme travailleurs civils au service de l'Allemagne. Les récalcitrants étaient abattus sur-le-champ. La Légion géorgienne ainsi formée ne partageait pas les idéaux nazis. Ses membres cherchaient juste à sauver leur peau. En espérant profiter du conflit pour libérer la Géorgie du joug de l'occupation soviétique. Dans les territoires français, tout disciplinés qu'ils fussent à exécuter les ordres, ils ne le faisaient donc pas par conviction. Ce qui limitait les excès de zèle. Neuf d'entre eux avaient d'ailleurs tenté de s'évader de la caserne de Périgueux le 10 décembre 43. Ils avaient été repris et fusillés au champ de tir de la Rampinsolle. Il se murmurait aussi de plus en plus fort qu'une partie du 799^e bataillon commençait à s'acoquiner avec le maquis.

Rien à voir avec les soudards de la brigade nord-africaine, police auxiliaire allemande qui commence à douloureusement s'illustrer en Dordogne. La section envoyée à Périgueux est commandée par Alexandre Villaplane, un ancien capitaine de l'équipe de France de football. Tomber entre les pattes des « Bicots »

est synonyme de terreur absolue. Mais même si les Géorgiens n'affichent ni la cruauté des Allemands ni celle des phalangistes nord-africains, dans cette saleté de guerre une jeune femme n'est jamais à l'abri des exactions. Valentine n'a même pas redouté une agression physique. Le contenu de sa valise accaparait ses craintes. Le rôle à jouer requérait toute sa concentration. Même si le cœur s'emballait, le visage et la parole ne devaient refléter aucun signe de panique.